

Fiction

Michèle Bernard, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Thierry Bissonnette, Pierrette Boivin, Soundouss El Kettani, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, Michel Nareau, François Ouellet, Judy Quinn and Simon Roy

Number 138, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

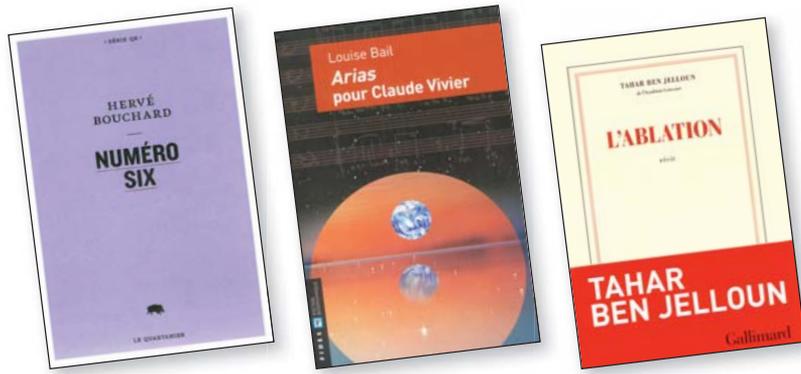
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernard, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Bissonnette, T., Boivin, P., El Kettani, S., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Nareau, M., Ouellet, F., Quinn, J. & Roy, S. (2015). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (138), 20–33.



Hervé Bouchard
NUMÉRO SIX

Le Quartanier, Montréal, 2014,
176 p.; 20,95 \$

Le hockey nourrit inlassablement les médias et l’imaginaire des partisans; les matchs sont regardés, les parties décortiquées, les performances commentées, les déclarations des joueurs retournées de tous côtés. Un besoin vivace de narrer ce sport se fait sentir. Pourtant, d’un point de vue littéraire, le hockey est moins bien représenté qu’on pourrait le croire, tant quantitativement que qualitativement. On attend encore le grand œuvre du hockey, malgré les tentatives de Bernard Pozier et autres Claude Dionne. Hervé Bouchard pourrait bien remédier à ce vide, tant son *Numéro six* est jouissif.

Ce récit retrace le parcours d’un jeune joueur, le numéro six en question, dans le hockey organisé saguenéen, des rangs atome à midget. Ce qui nous est donné à lire est moins un récit d’exploits et de réussites, de performances et de buts, qu’une archéologie des sensations, des odeurs, des visions et des expressions qui entourent le hockey. L’exercice est un tour de force parce que l’univers de l’aréna, de l’équipement, de la dynamique d’une équipe, des transitions entre les catégories n’est pas vu à la hauteur d’un enfant, mais bien à celle d’un romancier maître de la parole et capable de dire une distance entre sa vie actuelle et l’épopée quelconque (le numéro six n’a pas d’autre identité sociale

et ce gilet est donné à un défenseur marginal) de tous les jeunes joueurs. Récit d’apprentissage déconstruit et fragmenté, *Numéro six* est surtout un formidable travail langagier qui fait apparaître la familiarité et l’étrangeté du sport (onomastique fantaisiste, sorties fréquentes du réalisme, refus des enchaînements causaux). Il en résulte une vision originale, foudroyante par moments, des rituels du jeu, des objets de désir que sont les pièces d’équipement, des discours sérieux et pour cela loufoques d’entraîneurs et de parents enfiévrés par le hockey.

Le récit est construit autour d’une oralité chantée (où chaque phrase assoit son autorité et sa centralité), qui confine autant au rassemblement devant ces exhumations d’une expérience partagée du jeu qu’à un blues nostalgique pour des sensations perdues comme celle, initiale, du caoutchouc râpé qui protège les patins. Les passages et les transitions de la jeunesse du numéro six sont racontés avec un art de l’énumération, de l’évocation, de la phrase syncopée et nominale qui secrète du souvenir, mais aussi du décalage. Lire ce grand roman, c’est autant plonger dans les vertiges de la jeunesse que dans une version non corrigée et pourtant étrange d’un passé partagé. En refusant la restitution d’un héroïsme sportif et communautaire trop souvent mis en scène avec le hockey pour mieux asseoir une expérience déstabilisante de la relation aux autres, au monde et à ses propres ambitions déjouées, Hervé Bouchard ne place pas le hockey sur un

piédestal national, il en fait un apprentissage problématique et un exercice de dessaisissement.

Michel Nareau

Louise Bail
ARIAS POUR CLAUDE VIVIER

Fides, Montréal, 2014, 117 p.; 21,95 \$

Le lieu est intemporel et le ton insolite. Dans cette fiction dérivée de sa thèse de doctorat en études et pratiques des arts (soutenue à l’Université du Québec à Montréal, en 2012), Louise Bail veut rendre hommage au compositeur montréalais Claude Vivier (1948-1983) et à son œuvre maîtresse, l’opéra *Kopernikus, Rituel de la mort* (1979), présentée ici comme « un grand périple [...] de l’enfance au ciel », ou encore comme une « féerie mystique ». Parmi de nombreuses publications, Louise Bail a déjà fait paraître une magnifique biographie consacrée à la grande pédagogue de la musique contemporaine, *Maryvonne Kendergi, La musique en partage* (Hurtubise HMH, 2002).

Décrivant son exercice rétrospectif comme de « pures rêveries où règne l’invention », Louise Bail se glisse momentanément dans la peau de Claude Vivier et imagine quelques lettres qu’aurait pu écrire ce compositeur orphelin; celles-ci sont adressées à sa mère, à un ami ou à lui-même. L’une d’entre elles est dédiée à l’écrivain Michel Tremblay. Une autre lettre fictive, la dernière de ces arias, est écrite par la mère naturelle de Claude Vivier.

L’ouvrage se subdivise en sept temps, sept arias rédigés comme de brefs portraits ou des confessions pour décrire un personnage ambigu dont on sait si peu de choses, hormis les œuvres et les enregistrements. Dès les premières pages, Louise Bail débute par une évocation détaillée de l’homosexualité de Claude Vivier, son enfance isolée, les mauvais traitements dont il a été victime. Louise Bail n’hésite pas à décrire Claude Vivier comme « un chat de gouttière ». Stylistiquement, cette correspondance imaginaire s’apparente parfois à un récit onirique : « Et voilà que s’offre à toi le secret de ce

Prix du Gouverneur général 2014 – Jeunesse

Il faut maîtriser jusqu'à l'art l'amour et la compréhension des adolescentes pour créer dans tout son naturel le beau personnage d'Élaine. Ouvrir la porte d'un commerce pour simplifier l'entrée d'une octogénaire, c'est peu de chose, mais lorsque cela a lieu une fois, deux fois, trois fois, le sourire de complicité s'épanouit et l'amitié peut naître entre l'adolescente et la déclinante propriétaire du « jardin d'Amsterdam ». Voir et sentir ces impondérables, tel est le don de Linda Amyot.

Élaine ne détonne pourtant pas dans son monde. Comme ses contemporaines, elle s'émerveille de la beauté de tels traits masculins, s'évade par le rêve même pendant des cours sympathiques, oublie d'avertir sa mère d'un éventuel retard, se plie aux changements affectifs de ses parents. Depuis déjà plusieurs lunes, Linda Amyot loge ainsi ses personnages dans leur temps et leur enracinement, ne les laisse jamais s'étioler en êtres artificiels et faux, à les faire aimer tous caprices compris.

Bien sûr, l'écriture reflète cette empathie entre Élaine et les êtres qu'elle côtoie et adopte. Puisque la vieille amie tient aux prénoms et au tutoiement, les conversations fusent librement et Élaine, devant la photo jaunie de la toute jeune Adèle, se laisse aller à la vanter... au passé : « Comme tu étais belle ! » Si gaffe il y a, la gentillesse spontanée du regret la fait oublier et la vivacité de l'écriture fait sourire de la maladresse.

Ce minuscule récit comporte ses virages. Il s'ouvre sur l'étonnement meurtri qui frappe Élaine en découvrant, à son retour de vacances, que la maison d'Adèle est offerte à la vente : comment Adèle a-t-elle pu lui infliger cette vilaine surprise ? Quelques pages plus loin, l'intensité de ce chagrin se gonfle encore ; elle se double même d'un vilain doute. En entendant la nièce d'Adèle nier l'autobiographie racontée par sa tante, Élaine, comme le lecteur, est effleurée par le soupçon : Adèle aurait-elle versé dans l'affabulation ? Aurait-elle créé un roman d'amour et de fidélité à partir du vent ? Petit doute, grande inquiétude.

En peu de pages, on pénètre ainsi, en même temps que les jeunes lectrices et lecteurs, dans le monde de l'adolescence dont Erich Maria Remarque disait pourtant qu'on n'y pénètre plus jamais lorsqu'on l'a quitté une fois. Tant mieux si le Prix du Gouverneur général a reconnu cette exception.



Laurent Laplante

Linda Amyot

LE JARDIN D'AMSTERDAM

Leméac, Montréal, 2013, 85 p. ; 9,95 \$

souffle vibratoire que je dessine en un large arc-en-ciel au-dessus de cet espace vide entre moi et ma musique ».

Hermétiques et exigeantes, ces **Arias pour Claude Vivier** tentent de cerner ce créateur inclassable de la musique contemporaine. Le livre s'offre comme une description de l'art poétique de Claude Vivier et de sa conception de la musique sérielle. La postface de l'ouvrage fournit des données plus factuelles tout en rappelant le peu d'archives accessibles au sujet du compositeur. Mais c'est encore dans la musique même de Claude Vivier que l'on peut trouver l'évocation la plus éloquente de sa personnalité mystérieuse.

Yves Laberge

Tahar Ben Jelloun

L'ABLATION

Gallimard, Paris, 2014, 128 p. ; 25,95 \$

Tahar Ben Jelloun nous offre avec *L'ablation* un récit à bâtons rompus sur un sujet délicat protégé par une discrétion proche de la honte. Le romancier se dit « écrivain public » à l'entrée du texte et livre ainsi un tableau bouleversant de ce que lui ont fourni des discussions avec plusieurs hommes atteints du cancer de la prostate. Il devient leur scribe. Leur histoire commune est, grâce à ce roman, accessible à tous et peut-être sera-t-elle plus utile aux accompagnateurs – et accompagnatrices – qu'aux personnes elles-mêmes atteintes. Le héros narrateur raconte les moments clés liés à la maladie : le diagnostic,

« l'intervention », la dépression qui suit, l'isolement, les rencontres de spécialistes dont on ne soupçonnait pas l'existence. Il voyage d'IRM en séances de radiations, de consultations délicates en examens humiliants dans l'espoir persistant de préserver sa sexualité. Le mal est combattu dans le silence et le secret d'une douleur encore taboue. Ce roman vient raconter les angoisses, les fantasmes, les pertes et les adieux à une sexualité qui ne sera plus que souvenir. Le lecteur a droit à tous les détails de la maladie et de cette quête incessante d'une érection salvatrice dont la perte s'avérera inéluctable. L'impuissance est ici, on l'aura compris, sexuelle d'abord et Tahar Ben Jelloun ne nous épargne rien ; aucune place pour la prudence, ni même pour la pudeur parfois. Cependant cette ▶



voix unique d'un narrateur qui s'adresse à nous à la première personne et qui nous poursuit tout au long du texte touche à un sentiment d'impuissance plus généralisé et rappelle le héros paralysé du roman précédent de Ben Jelloun (*Le bonheur conjugal*). L'auteur franco-marocain semble dans ces deux derniers récits creuser la question du corps en dépérissement. La voix obsédante et sans contrepartie de ce dernier héros se démenant pour que son corps exulte encore devient l'emblème d'une bataille désespérée de l'humain contre l'avancée progressive d'un néant inexorable.

Soundouss El Kettani

Andrée Ferretti
PURES ET DURES

XYZ, Montréal, 2015, 130 p.; 19,95 \$

Pures et dures, telles sont les 26 héroïnes du dernier recueil de nouvelles d'Andrée Ferretti. Des femmes extrêmes, les sœurs, en quelque sorte, de cette écrivaine hors norme. Vingt-six, comme les lettres de l'alphabet, chacune étant identifiée par son prénom, d'Adèle à Zoé. Vingt-six individus qui ont en commun leur amour de la liberté et qui ont une personnalité affirmée, à l'exception de Quétaine : « C'est le prénom dont j'affuble tous mes compatriotes, hommes et femmes, depuis octobre 1995 ». Cette quête de la liberté commence dans l'enfance et ne se termine qu'avec la mort. Cécile a six ans lorsqu'elle sort de la maison sans la permission de

sa mère. Son audace coûtera cher à cette dernière, qui devient la meurtrière de l'homme sur lequel elle tombe en se cachant. Adèle, qui a 81 ans et souffre de la « Zalmer », prépare son évasion pour éviter de finir ses jours dans le « foyer pour vieilles » où son neveu et sa nièce ont décidé de la placer. Elle prépare aussi une mauvaise surprise à ces chers enfants qui trouveront leur héritage réduit en cendres par ses soins. Quelle que soit la classe sociale à laquelle une femme appartient, elle doit lutter pour son indépendance. Nadine, chef d'entreprise, refuse le doctorat *honoris causa* qui lui est décerné, car « elle est offusquée par le discours misogyne du présentateur ». Le but de son travail est de « se battre pour défendre ses qualités d'être humain né pour la liberté ». Flore, une femme « libérée des interdits religieux », a choisi le métier de prostituée de luxe, qui est en train de la rendre riche. « Libre, par conséquent. » L'insoumission aux normes constitue l'essence même de la personnalité de Thérèse qui considère que l'itinérance est le mode d'existence pouvant le mieux lui convenir. La liberté et la mort vont souvent de pair dans ce recueil. Jasmine, une peintre algérienne violée à répétition par son mari pendant quatorze ans, réussit à s'enfuir à Montréal. Alors qu'elle y vit depuis cinq ans, son mari vient la retrouver dans son appartement. Quelques minutes plus tard, il tombe de la fenêtre du neuvième étage. Elle regrette qu'il n'ait pas eu le temps de

souffrir. Sa mort « n'assouvit pas son désir de vengeance ». Outre ce détour à Alger, et d'autres à Paris et en Cisjordanie, la majorité des nouvelles a pour décor le Québec. Un stimulant éloge de la liberté.

Françoise Belu

Eleanor Catton
LES LUMINAIRES

Trad. de l'anglais par Erika Abrams
Alto, Québec, 2015, 992 p.; 34,95 \$

Dès le titre, l'attention est captée. *Luminaires*, dites-vous? Aussitôt surgit le souvenir de ceux que Dieu crée dès les premiers versets de la Genèse. Création d'ailleurs controversable. Quand, en effet, Dieu sépare d'un mot la lumière des ténèbres, c'est, nous dit-on, le *premier* jour. On doit pourtant attendre le *quatrième* jour pour que le Créateur mette en place « deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le plus petit pour présider à la nuit » (Genèse I, 16). Depuis des siècles, les esprits rebelles demandent avec insistance et une certaine logique : « Mais d'où venait la lumière le premier jour...? » À quoi Eleanor Catton répliquerait peut-être que, pour percer les ténèbres des cœurs, il faut non pas deux, mais douze luminaires et autant d'influences, autrement dit le zodiaque au complet.

La performance est spectaculaire. Catton raconte une quête de clarté soumettant à l'examen une douzaine d'intervenants, tous porteurs d'un certain éclairage et tous capables de répandre les ténèbres de l'équivoque. Ces douze s'agitent dans le monde néo-zélandais des chercheurs d'or et rivalisent de roueries. Derrière les faux noms, les identités se font insaisissables. Les signatures forgées contaminent les donations. La mort n'est pas toujours définitive. L'opium sévit, « face obscure de l'expansion occidentale [...] son complément nocturne, de même que le *yin* complète le *yang* ». Les mines stériles sont « salées » clandestinement, pour donner de la valeur à ce qui n'en mérite pas. Les navires changent de main sous la loi du chantage ou du meurtre. Les aspirants politiques promettent, insinuent, oublient, roulent au gré des humeurs.

Fort et poignant

Avec 77 printemps au compteur et une œuvre considérable derrière lui, Jim Harrison récidive en renouant cette fois avec la *novella*, format prisé tout au long de ses 50 années de métier. *Nageur de rivière* en regroupe deux, dont la première, « Au pays du sans-pareil », et la seconde, éponyme, confirment une fois de plus la vision puissante, singulière, de cet écrivain borgne et atypique qui compte désormais parmi les plus grands noms de la littérature américaine contemporaine.

Clive est un brillant professeur en histoire de l'art, blasé par les mondanités afférentes à sa fonction. À l'occasion d'un voyage de sa sœur Margaret, il se rend auprès de sa mère afin de veiller sur elle. Là, en retrait du brouhaha urbain, il retrouve les paysages apaisants de son enfance, renoue avec la pratique de la peinture et Laurette, sa première flamme. « Nageur de rivière » présente ensuite Thad, un jeune homme né sur une ferme située aux abords du lac Michigan. Fasciné par l'hydrologie, Thad rêve de nager dans les plus prestigieuses étendues d'eau de la planète, ce qui lui est soudain rendu accessible lorsqu'il fait la rencontre d'Emily Scott, fille de John, riche entrepreneur de Chicago. À la confluence de ces deux histoires, une question commune irrigue comme une source l'ensemble du recueil : l'intérêt d'une vocation se mesure-t-il à ses potentialités monnayables ? Harrison propose des voies de réflexion en adoptant la vision rétrospective de Clive, homme mûr qui se penche sur son passé, et les questionnements prospectifs du jeune Thad quant à son avenir.

Lire Jim Harrison, c'est retrouver les thèmes clés d'un univers intime où la nature, la nourriture, les femmes et l'Art occupent une place de choix. Dans ce nouvel opus, ses héros se sont assagis, ainsi que son style, réputé cru. Ce que l'écriture perd en mordant, elle le récupère cependant en profondeur. L'auteur ménage même quelques inflexions fabuleuses, inspirées par les spiritualités autochtones, auxquelles il est attentif depuis ses premiers écrits. *Nageur de rivière* est plus qu'une œuvre forte, « un pays du sans-pareil » original à l'écoute des beautés de ce monde ; c'est une formidable et poignante leçon d'humanité, dont le seul désagrément vient de ce principe paradoxal et éprouvé voulant que toute bonne chose doive nécessairement avoir une fin.

David Laporte



Jim Harrison

NAGEUR DE RIVIÈRE

Trad. de l'américain par Brice Mattheussent

Flammarion, Paris, 2014, 256 p. ; 28,95 \$

Catton mène son enquête avec la rigueur du zodiaque, mais aussi avec le caprice du roseau pensant. Elle interrompt les témoignages, recule l'aiguille du temps, puis reprend là où elle avait laissé. « Suivit, écrit-elle, un échange d'amabilités doucereuses, jeu auquel le veuf et la veuve se montrèrent de force égale, singulièrement bien assortis. Plutôt que de le transcrire tel quel, nous couvrirons ce bavardage sentimental de notre propre voix pour approfondir ce qui, sans cela [...] pourrait être pris, à tort, pour une grave faiblesse de caractère chez le Français. » Discipline et non arbitraire. « Par déférence pour l'harmonie des sphères tournantes du temps, nous reprenons notre récit à l'instant même où Balfour l'a

laissé : à Hokitika, le samedi 27 janvier, à une heure moins cinq de l'après-midi. » Et, magiquement, les tronçons se soudent et la méfiance se réoriente.

Entre des mains moins agiles, la complexité des relations entre les acteurs aurait transformé l'enquête en un magma opaque. Risque contré, car l'auteure excelle à donner de chacun des personnages un portrait typé. « Il y avait dans le caractère d'Edgar Clinch comme un cercle vicieux. Il était à la fois soucieux de plaire aux autres et plein de doute à son propre égard [...] qualités qui, allant à l'encontre l'une de l'autre, tendaient à le maintenir continuellement dans un état de fluctuation inquiète. » Il en va de même des lieux et des décors : « L'hôtel de la *Couronne*, de

construction récente, présentait le teint de miel poussiéreux auquel on reconnaît le bois fraîchement raboté, avec des cloisons où la sève perlait toujours, goutte à goutte, le long de chaque rainure, et des cheminées vierges encore de cendres et de suie ».

Le naturel et le rythme des dialogues sont tels que la désinvolture de la narratrice ne saurait être imputée à la paresse ou à l'hypocrisie. Si, d'autorité, Catton abrège tel échange, ce n'est pas que lui pèse le verbatim des hostilités. Voyons-y plutôt son souci de faire régner sur l'ensemble l'ordre implacable d'un zodiaque maître de toutes ses maisons, zodiaque pourtant propre à l'hémisphère Sud. « Une autre idée vint alors frapper son esprit : le 14 janvier, ►



c'était le soir même où lui, Walter Moody, avait pour la première fois foulé le sol de la Nouvelle-Zélande. Levant le regard au ciel en débarquant du paquebot vapeur qui l'avait amené de Liverpool à Dunedin, il avait eu une première occasion de se pénétrer de l'étrangeté de ces contrées. Le ciel était à l'envers, les figures qu'il y déchiffrait, inconnues et déroutantes, la Polaire, sous ses pieds, avalée par l'horizon. »

En près de 1000 pages, c'est donc un roman policier complexe et ondoyant qui se déploie sans que soit jamais sacrifié le souci de la rigueur ou le respect de l'époque et de la culture. Les passions ont beau rouler à plein régime, Eleanor Catton les mène où elle l'entend. À 28 ans à peine, cette auteure mérite déjà les éloges.

Laurent Laplante

François Racine
TRUCULENCE

Québec Amérique, Montréal, 2014,
235 p.; 24,95 \$

Premier roman de François Racine, professeur de littérature au collégial, *Truculence* a été entrepris, selon ce qu'en dit la quatrième de couverture, en réponse à la grève étudiante qui a tenu en haleine la population de la province durant le désormais célèbre printemps érable 2012. Mais ce n'est là que la toile de fond d'un récit qui confirme par ses divers aspects l'influence grandissante du roman de la route au Québec.

Après la perte tragique de sa conjointe, Djibi, vaguement dépressif, vogue à la dérive, pris dans le perpétuel ressac de ce souvenir lancinant. Sans nouvelles de lui, Elpé, Lidz, God et Laurence quittent Montréal, partent sur les routes vallonnées de la Gaspésie dans le but de le rapatrier. Quête-prétexte, évidemment, puisque les membres de la folle équipée en profitent au passage pour s'encanailler, écumer les bars, séduire les jeunes filles... ou lire Dostoïevski. Sexe, alcool et littérature : variations mineures sur un air familial. Puis la quête se transforme en fuite, quand l'instable Lidz commet une bavure de trop et s'attire les foudres du crime organisé local.

La promiscuité fait bientôt renaître en Elpé, le narrateur, d'anciennes histoires qui de fil en aiguille éclairent le passé et les liens unissant ces joyeux naufragés. On découvre ainsi l'existence de jeunes trentenaires dont le point commun réside en ce qu'ils tentent de se dérober, chacun à sa façon, au sérieux de la vie adulte. Ou peut-être encore ce point commun se trouve-t-il dans leur incapacité congénitale à s'ouvrir à l'autre. Les personnages parlent avec abondance, badinent, se taquent, mais jamais cette superficialité des rapports ne peut être dépassée. Derrière tout ce verbiage, la communication n'a pas vraiment lieu : les protagonistes s'envoient des textos et s'écrivent sur les réseaux sociaux cependant qu'ils demeurent parfaitement imperméables aux véritables relations humaines.

L'écriture ludique et créative de François Racine épouse à merveille ces thématiques. Prose syncopée, télégraphique, rappelant la forme du texto, proverbes revisités et mots-valises se voient dans ces jeux de langage où l'expression « truculence » trouve tout son sens. Et la grève dans tout cela? Les personnages l'abordent à l'occasion, catéchisent allègrement et certains propos frisent la démagogie. Rien de préoccupant toutefois : un grain de sable dans l'engrenage, la mécanique grince et se remet en marche, bien huilée.

David Laporte

Mahigan Lepage
FUITES MINEURES

Mémoire d'encrier, Montréal, 2014,
199 p.; 21,95 \$

Disons-le d'emblée, *Fuites mineures* est un des grands textes québécois des dernières années. Mahigan Lepage a déjà gagné le prix Émile-Nelligan de poésie et tient l'un des blogues les plus fascinants actuellement, notamment autour de ses longs séjours à l'étranger; avec ce récit, grâce à une oralité jouissive, à des ressassements incessants, à un *je* omniprésent qui cerne avec doigté le cœur toujours vivant des premiers émois, il parvient à décrire l'adolescence ni comme une aberration ni comme un paradis perdu. Treize récits, interreliés, centrés chacun sur un événement (premier *french*, visite à Ottawa, *show* de Lagwagon à Québec, etc.), mais qui s'entrecroisent dans leur mobilité référentielle et spatiale, sont présentés comme autant de chansons, vives, torsadées, pulsionnelles, sans jamais être brutes, encore moins jetées là sans travail. Dans l'oralité construite, dans ces redites qui scandent le texte, qui lui donne sa fière allure, dans ces appositions si fréquentes, dans cette ponctuation rachitique, dans ces références populaires qui tiennent lieu de ciment social, se jouent un immense travail de composition et une réflexion poussée sur la mémoire, la jeunesse, l'énergie. Le narrateur, Dick ou Dave, selon le moment, oscille entre euphorie, distance, complaisance et honte, si bien que les événements décrits tiennent moins

Une découverte

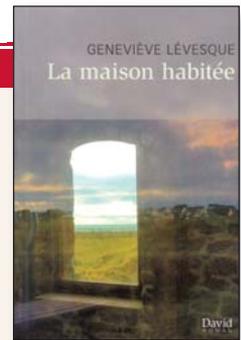
Une jeune femme aveugle arrive, seule, en hiver et sans bagages, dans une maison au bord de la mer en Bretagne, dont elle a hérité d'un oncle marin. C'est ainsi que débute *La maison habitée*. Comme l'auteure, la protagoniste est acadienne. Elle a vécu à Paris quelque temps, avant d'apprendre qu'elle était propriétaire. De toute évidence, rien ne la retient dans la Ville Lumière. Le peu qu'on apprend sur la vie qu'elle y menait se résume en une phrase : « J'avais tout laissé derrière moi : mon appartement dans le XV^e arrondissement [...], mon travail d'interprète à l'ambassade du Canada, mes meubles et même la plus grande partie de mes effets personnels ».

Tout ce qui est révélé sur elle ne concerne que son enfance : d'abord, des parents aimants et attentionnés, l'oncle qui lui a légué sa maison, qui l'amenait en mer, chaque été, à partir de ses treize ans. Un étrange cauchemar qui revenait la hanter fréquemment. Puis, un père disparu pour toujours, et une mère, dépressive, qui s'est suicidée. Que s'est-il passé ensuite ? On l'ignore.

La jeune femme pénètre donc dans sa nouvelle demeure comme on arrive dans l'existence : avec rien, ou presque. C'est comme une nouvelle naissance pour elle. D'ailleurs, elle apprend vite qu'elle aura des épreuves à affronter pour que cette renaissance se concrétise. Elle aura des énigmes à résoudre, une quête à mener. Car, dans la maison, des êtres se manifestent. Des êtres qui la mettront face à ses démons, à ses origines. Que découvrira-t-elle sur elle-même, sur sa famille ?

La maison habitée est le premier roman de Geneviève Lévesque, qui est, par ailleurs, poète, slameuse et essayiste. Dans son roman un peu fantastique, la voix de la poète se fait entendre en filigrane, ciselant les phrases, les paragraphes, les chapitres avec finesse et précision : « Je me suis sentie soudainement fatiguée, d'une fatigue intense et sans limites. Elle englobait tout mon être et faisait se clore mes paupières. Il ne restait plus qu'un grand brouillard dans ma tête et un nuage dans lequel s'empêtraient mes pieds [...] ».

Un beau roman, raconté d'une voix remplie d'images. Une nouvelle romancière de talent, à découvrir !



Gaétan Bélanger

Geneviève Lévesque LA MAISON HABITÉE

David, Ottawa, 2014, 204 p.; 23,95 \$

dans leur factualité que dans leur capacité à rendre la pulsion qui les a engendrés, celle de la jeunesse. Le passé, jamais magnifié, est exhibé par une mémoire floue, récurrente, obsédante, tronquée, rejouée et restituée par le récit.

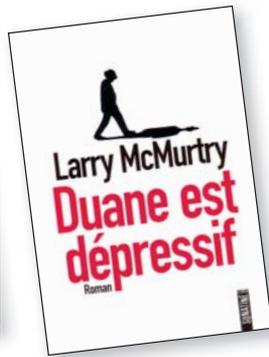
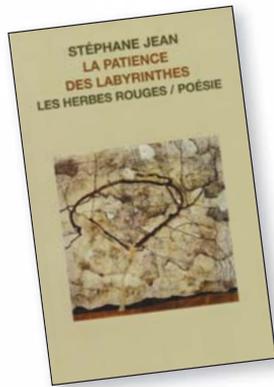
Lepage travaille l'oralité plus dans sa rythmique que dans son vocabulaire, même si l'oreille est juste et la hiérarchie singulière du langage à l'adolescence, avec ses mots bien connotés et les autres à proscrire (*boudoir* et *shed*, *casier* et *case*), rendue avec brio. La rythmique, c'est surtout la manière dont le récit oral reprend ses idées, y revient, les poursuit, les reformule, les précise. Chez lui, cela se fait avec la répétition, voulue, amplifiée ; *Fuites mineures*, c'est à certaines occasions du Gertrude Stein avec le bpm (*beats per minute*) de Lagwagon, un groupe punk

qui aide le narrateur à se construire une identité sociale et à s'inscrire dans le monde même si la musique entendue le laisse froid.

À ce travail ultra-contemporain sur la langue, l'oralité, la cadence, où le caractère effréné de la prosodie révèle une urgence de se dire, de vivre, de témoigner d'appels qui sont autant de fuites, le récit superpose une fascinante lecture des marginalités géographiques du Québec, non pas en posant une régionalité et une centralité (Montréal), mais en mettant en tension Thurso en Outaouais et Rimouski, sans jamais oublier les centres, majeurs ou mineurs, où les fuites peuvent devenir des découvertes. Entre culture de résistance par la drogue et par la musique et isolement sur un rang, la mise en scène de ces espaces connectés à toutes les références mais incapables d'en créer convoque un

imaginaire complexe, à cheval entre le populaire (musique punk, Guy Lafleur, jeux vidéo, vocabulaire du *pot*, etc.) et le littéraire. Ainsi, la première section de *Fuites mineures* réitère constamment les lieux de la Petite Nation, celle qu'Hubert Aquin magnifiait dans *Prochain épisode* comme espace édénique où réinscrire la fusion des corps amoureux une fois la révolution advenue. Or, dans le récit de Lepage, ce lyrisme est repris et déplacé, parce que l'horizon s'est embourbé, que le besoin de fuite prend préséance sur la fusion, l'indifférence à des lieux défaits, dévalués menant à des appels d'airs, souvent puérils, mais néanmoins nécessaires. Ce récit est porté par une écriture euphorique, grisante, mais qui ne cède jamais à l'embellissement.

Michel Nareau



Stéphane Jean
LA PATIENCE DES LABYRINTHES

Les Herbes rouges, Montréal, 2014,
84 p. ; 14,95 \$

Avec *La patience des labyrinthes*, Stéphane Jean nous amène dans les régions obscures du cœur et de la pensée. Nul repos pour le lecteur, constamment dérouté par un surréalisme violent, parfois opaque, parce que poussé au-delà des frontières du sens.

Le poète ose les juxtapositions les plus téméraires, les plus improbables, miroirs, peut-être, d'un monde absurde. Que veut dire en effet : « [J]’appuie ma famine contre une lampe » ou « plus un seul complot ne corrige le sol » ? Que signifie une image qu'on ne peut se figurer mentalement ? Ne met-elle en scène que l'inadéquation du monde et du langage ? Devrait-elle au moins vibrer dans le corps de celui qui la reçoit ?

Tandis que certaines métaphores semblent avoir été forgées pour nous laisser dubitatifs, d'autres au contraire nous sont jetées à la figure telles les pièces manquantes d'une théorie révolutionnaire : « [O]n ne se franchit jamais / sans noircir l'eau qui monte jusqu'aux rêves ». Plus souvent, l'image qui se construit dans les limites du représentable, par une sorte de friction des mots, fait grincer le réel. Un réel d'une cruauté inouïe. Ici, « la haine est une voie rapide », et tandis que « les étoiles torturent des anges », « je guide les rêves vers l'abattoir ». À part peut-être cette chevelure qui « console de l'abîme », peu nombreuses

seront les lumières pour celui qui, comme moi, traversera *La patience des labyrinthes*. Parlant de lumières, j'évoque, plus que le ou les sens à donner à l'entreprise poétique, l'espoir nécessaire à la poursuite de notre existence ici-bas.

Si, comme l'écrivait Rawi Hage, que cite le poète, « la seule façon de traverser le monde, c'est de passer par-dessous », pas de doute, Stéphane Jean est un véritable athlète dans le genre, en laissant ainsi parler les violences souterraines, les peurs inconscientes et la mort dans toute leur brutalité.

Judy Quinn

Larry McMurtry
DUANE EST DÉPRESSIF

Trad. de l'américain par Sophie Aslanides
Sonatine, Paris, 2014, 601 p. ; 39,95 \$

Dans ce Texas géant où tout doit être *the best in the world*, le village de Thalia remporte une palme inattendue : il surveille ses citoyens plus strictement que le plus cancanier des bleds du pays le plus arriéré. À preuve, la pression exercée sur Duane Moore au motif qu'il boude sa camionnette et que, oui, *il marche* ! À pied ! Sur cette base minuscule, Larry McMurtry construit un roman brillant, attendrissant, penché sur l'infini d'un destin humain.

Duane n'a pas terminé sa première randonnée pédestre que déjà prolifèrent les hypothèses. Pour l'un, cette aberration signifie que Duane et Karla viennent de divorcer. Pour l'autre, la sénilité a frappé ce citoyen modèle de 62 ans. Dans la vaste

maison où Duane loge ses enfants et ses petits-enfants, le désordre habituel dérape un peu plus.

Le décalage entre l'humble geste de Duane et le choc qu'en reçoit le tout-Thalia n'est qu'un des paradoxes de ce bouquin. Partout, une disproportion analogue se révèle. Tout va bien entre Duane et Karla, et pourtant Duane s'isole. Les enfants du couple fréquentent les centres de désintoxication, mais la sérénité parentale n'en souffre que modérément. Trois générations, dont deux tumultueuses, coexistent dans la vaste résidence de Duane sans ébranler la cohabitation. Duane, frustré de ne pas pouvoir marcher 60 kilomètres par jour, a besoin d'une tierce personne pour découvrir les mérites du vélo. À peine initié à Thoreau, Duane s'astreint à lire dix pages de Proust par jour jusqu'à épuisement de la veine. Etc.

Les cartésiens auraient pourtant tort de protester : les paradoxes dont le roman foisonne, McMurtry les raconte comme s'ils jalonnaient banalement toute vie. Ils existent et c'est tout. La sédimentation s'est effectuée, des strates de coutumes se sont superposées, des anomalies se sont fondues dans la trame des jours, si bien qu'on ne les voit plus. Le jour vient, cependant, où l'incompatibilité foncière entre les branches des paradoxes provoque un malaise. Duane ne sait pas d'où il procède, tout au plus a-t-il vaguement ressenti des grincements dans ses rouages intimes ou noté la récurrence d'un rêve inexplicable. Aucun fracas, mais l'érosion. L'usure. La goutte d'eau du supplice chinois. Puis l'effondrement.

La révélation engendre le questionnement et Duane s'y investit. Si la maison est surpeuplée, est-ce inévitable ? Si le potager produit trop pour une smala dépeuplée, peut-on lui créer d'autres débouchés ? Sagement, McMurtry laisse Duane accéder à un doute fécond. Viendront les ajustements : puisque le malaise a surgi d'une existence sans fracture visible, Duane devra laisser l'enfance et ses legs enfouis remonter vers la lumière. *Comme chez Proust*. Le fracas est évité, l'érosion s'inverse en maturation. Doux et prenant.

Laurent Laplante

Thriller haletant

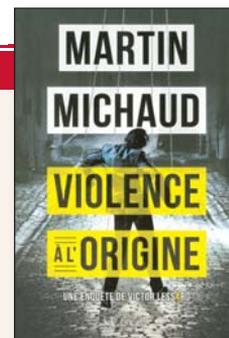
L'affaire est à ce point complexe qu'il devient difficile pour l'enquêteur Victor Lessard de l'envisager sous le bon angle. La tête du commandant Tanguay vient d'être trouvée dans un conteneur à déchets. Et tout porte à croire que d'autres hommes tomberont dans un avenir rapproché. Près de chaque victime de la série de meurtres, un graffiti annonce sommairement à qui sait bien le décoder la prochaine exécution. Et dans chaque message qu'il offre à lire à la police, l'assassin laisse entendre que le dernier à y passer sera nul autre que le père Noël. Car l'origine du mal ne se tapit pas toujours là où on le penserait spontanément...

Avec des polars aussi réussis que *Je me souviens* ou *Sous la surface*, n'importe quel auteur pourrait se targuer de s'être déjà constitué un corpus de romans noirs des plus enviables. Or à force de suivre depuis 2010 la carrière littéraire de Martin Michaud, on constate que l'auteur d'*Il ne faut pas parler dans l'ascenseur* gagne ses galons à chaque thriller qu'il fait paraître, qu'il polit son art au point d'offrir ici peut-être son texte le plus abouti, sûrement le plus intelligemment construit.

Dans un polar, quand le service des affaires internes est convoqué, la paranoïa est toujours de mise; tout le monde – y compris les supposés gardiens de l'ordre – devient suspect, potentiellement partie prenante du drame sordide qui se joue en contrebas. Martin Michaud nous invite sans complaisance à franchir « la ligne invisible qui sépare le monde en deux », et nous propose conséquemment d'accepter la zone grise où l'on peut fermer les yeux sur des actes criminels, dans la mesure où ils réparent une tragédie pire encore. *Violence à l'origine* entrouvre une porte, nous invite à explorer la pièce noire qui est là, en nous. L'auteur amène le lecteur à sombrer dans des réflexions terrifiantes sur la nature de l'homme, attiré par le mal. D'une cohérence inattaquable, ce scénario savamment démentiel s'inspire à cet égard ouvertement des idées de Nietzsche.

À force de déambuler sur la fine ligne d'une structure narrative savoureusement complexe faisant alterner les points de vue multiples et brouillant les repères temporels, on finit par basculer « dans le monde des justiciers et des ombres, là où naissent les monstres ». Et c'est alors que ce thriller déjà captivant devient le plus haletant.

Simon Roy



Martin Michaud

VIOLENCE À L'ORIGINE

Goélette, Montréal, 2014, 243 p.; 24,95 \$

Michaël La Chance
ÉPISODIES

La Peuplade, Chicoutimi, 2014,
254 p.; 23,95 \$

Autobiographie pulvérisée que ces *Épisodes*. En 130 saillies, l'auteur se sculpte un passé discontinu, dont la structure vise une rencontre fluide entre les temporalités, y compris celles d'autrui et de défunts. Faisant coexister l'enfant qu'il fut et le narrateur qu'il devient, Michaël La Chance leur offre un carrefour à l'Hôtel du Temps, un lieu à partir duquel les divers chapitres s'ouvrent comme des chambres. L'épisodique, dont la nature nous sera détaillée dans plusieurs détours du livre, désigne non seulement chacun des micro-récits, mais aussi cette manière de faire événement, à

mi-chemin entre soi et l'inconnu, en transformant le vécu en matrice où l'ensemble des histoires peuvent s'entrechoquer, afin de faire communiquer plus intimement le personnel avec l'impersonnel.

Dès le cadre de ses huit ans, l'auteur se décrit comme un « enfant de l'orage » réclamé par la distance. S'ensuivra une errance tenue comme on le fait d'une note, chaque épisode remémoré s'inscrivant dans une relecture cohérente de soi où se jouent les noces de l'accidentel et du nécessaire. Malgré le zigzag entre les époques et les lieux, le tableau est unifié par le motif de la synchronicité, par laquelle des circonstances en apparence fortuites prennent un sens dans le rapprochement, l'accumulation, sans exclure une dynamique perpétuelle : « Tous les moments

se parlent entre eux, l'échu et le suspendu, ils ajustent leurs contours sans se toucher. Le temps est un lieu de côtoiements, tout comme la main se continue dans les doigts, et les doigts dans ce qu'ils touchent ».

De la Provence au Québec, en passant par divers autres séjours, chaque anecdote donne lieu à une réflexion qui engage l'être entier, comme s'il n'y avait rien d'insignifiant, et que toute vie avait la vertu de devenir centre du monde pour peu qu'on sache tisser rencontres et conjonctions. C'est justement un tel tissage que ces textes nous enseignent à exercer, en associant l'étrangeté poétique avec une profonde convivialité, où nous avons constamment rendez-vous avec un sujet s'outrepassant, que sa réappropriation du passé tend à rendre ce matériau appropriable pour ▶



autrui. « Pourquoi se remémorer cette sortie de route? Une épisode n'est pas un maillon dans la chaîne d'une vie, elle n'est pas un moment qu'on raconte lorsqu'on est déjà passé à autre chose. L'épisode prend ses contours dans le dialogue secret avec d'autres moments, elle contient la trépidation de tous les moments qui m'attendent. »

Le hasard objectif veut que ce recueil aux accents initiatiques ait paru un an après le film *La danse de la réalité*, d'Alexandro Jodorowsky, une autobiographie rendant également hommage aux pouvoirs de l'imagination et de la mémoire. On y voit le cinéaste se côtoyant lui-même dans sa jeunesse, dans un assemblage symbolique défiant le réalisme tout en nous appelant à complexifier notre approche du réel, ce qui rejoint tout à fait l'action exercée par la mosaïque de *La Chance*.

Thierry Bissonnette

Alice Munro
RIEN QUE LA VIE

Trad. de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso

Boréal, Montréal, 2014, 313 p.; 27,95 \$

Rien que la vie serait le dernier recueil de nouvelles d'Alice Munro. En témoignent, mieux que la rumeur publique, les quatre textes de clôture de l'ouvrage dans lesquels Alice Munro livre des souvenirs d'enfance et qui, bien qu'il ne s'agisse pas de nouvelles à proprement parler, comme elle le souligne elle-même, n'en éclairent pas moins l'œuvre

et peut-être davantage la manière, la touche Munro qui lui a récemment valu le prix Nobel de littérature. L'univers peint par Alice Munro, dans ce recueil comme dans ceux qui l'ont précédé, prend assise sur le milieu familial et rural dans lequel elle a grandi, sur les grandeurs et misères qui s'y déploient, les drames du quotidien qui s'étiolent avec le temps et dont elle excelle à mettre en lumière le moment de fracture pour en révéler le caractère d'universalité. Ces quatre textes autobiographiques en rendent compte avec une acuité qui va au-delà de l'anecdote ici racontée (le premier contact avec la mort, la prise de conscience de pensées troubles qui nous habitent, la réprobation sociale dès lors que l'on est différent du groupe, et ces choses parfois impardonnables qu'il nous faut faire pour nous libérer des contraintes sociales et familiales). Le lecteur se doit ici d'être constamment attentif au risque de se perdre, comme les personnages qu'Alice Munro met en scène et qui n'arrivent pas à maîtriser le cours de leur vie. Ne suffit-il pas d'un seul moment d'inattention pour que tout bascule? Pour perdre le fil? La nouvelliste pose sur la vie de ses personnages le regard impitoyable de qui sait que rien n'est immuable, comme le découvre le personnage de la première nouvelle, « Jusqu'au Japon », qui traverse en train les prairies canadiennes en compagnie de son enfant. Ce qui devait s'avérer un simple voyage, un simple déplacement entre deux destinations, se révèle ici troublant. Dans « Amundsen », la nouvelle qui

suit, la perte de l'innocence est mise au jour dans sa plus banale cruauté lorsqu'une institutrice de village s'éprend du médecin qui l'abusera, comme il a abusé de bien d'autres jeunes filles avant elle. Le récit se déroule lentement, sans autre drame que celui d'enfants malades qui, pour certains, attendent tranquillement la mort. Et ce verdict impitoyable de la narratrice : « Rien ne change jamais vraiment dans l'amour ».

Dans cette dernière nouvelle, comme dans celles qui suivent, tout l'art d'Alice Munro tient dans ce lent déploiement circulaire, cette lente mise à nu du ressort dramatique qui révèle le secret des personnages. Plus que le passage du temps, c'est le rouage de ce dernier qui intéresse Munro; à la manière d'une horlogère, elle en démonte le mécanisme, nouvelle après nouvelle. Après tout, de quoi s'agit-il? *Rien que la vie*. En pièces détachées, serait-on tenté d'ajouter. Mais ici rendue avec ce rare mélange de simplicité et d'intensité, cette rare force qui trouve en nous un écho insoupçonné.

Jean-Paul Beaumier

Paul Ohl
LES FANTÔMES
DE LA SIERRA MAESTRA

Libre Expression, Montréal, 2014,
755 p.; 34,95 \$

Un chapitre de la grande histoire : voilà ce que met en scène Paul Ohl dans son dernier récit. *Les fantômes de la Sierra Maestra* relate les événements ayant précédé le combat et la guérilla qui ont mené à la victoire des Barbudos et à la révolution cubaine. On y retrouve des personnages démesurés, ayant profondément marqué l'histoire (et la littérature) du XX^e siècle. Parmi ceux-ci, bien sûr, Fidel Castro Ruiz et le légendaire Ernesto « Che » Guevara, les figures de proue du Mouvement du 26 juillet. D'autres « monuments » apparaissent dans le livre, comme les écrivains Ernest Hemingway et Jean-Paul Sartre. Sur un registre différent, des personnages célèbres mais plus controversés sont présents : J. Edgar Hoover, le premier directeur du FBI, le président cubain Fulgencio Batista, le caïd de la pègre Meyer Lansky. Ou

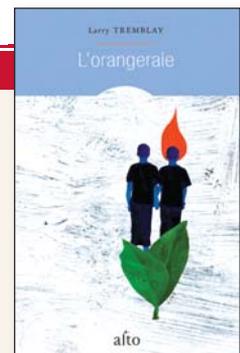
Finaliste au Prix des collégiens 2015

Prix des libraires du Québec 2014 et finaliste au Prix littéraire des collégiens 2015, *L'orangerie* fusionne les qualités du romancier, dramaturge et poète déjà bien connu pour ses œuvres publiées dans chacun de ces genres. *L'orangerie* situe l'action quelque part dans un pays moyen-oriental en guerre. Le roman raconte l'histoire touchante d'une famille poussée à venger la mort des grands-parents tués par une bombe lancée sur leur maison. « La vengeance est le nom de ton deuil », de soutenir Soulayed, l'homme le plus respecté du village. Celui auquel personne n'oserait désobéir manipule si bien Zohal qu'il le convainc de sacrifier l'un de ses fils jumeaux âgés de neuf ans. À lui de choisir lequel, Amed ou Aziz, aura l'honneur de devenir un héros de Dieu en portant la ceinture bourrée d'explosifs. Or Aziz est atteint d'une maladie mortelle, ce que les garçons sont censés ignorer. Impuissante, Tamara, leur mère, manifeste son refus de sacrifier un enfant, par ses silences lourds, par son incivilité à l'égard du recruteur de martyrs, par ses prières. Néanmoins, elle tramera pour modifier le choix de son mari.

Onze ans plus tard, le jumeau survivant se retrouve au Québec, à la fin de ses études de théâtre. Il joue dans une pièce écrite et mise en scène par son professeur Mikaël. Mise en abyme de l'action principale, la pièce vise à dénoncer l'absurdité de la guerre. Une tension se manifestera entre le comédien et l'auteur. Le jeune émigré d'un pays en guerre refuse de jouer le rôle de Sony, dont il est incapable de se distancier. Oppressé par son lourd secret, il fuit d'abord, mais finira par tout raconter. La pièce ne trouvera son dénouement, tel un coup de théâtre, que sur la scène, lors de la première représentation.

Un style épuré et un rythme lent amplifient l'intensité dramatique du récit. Les mots, pesés, ont un pouvoir suggestif, permettant au lecteur d'anticiper la suite tout en lui réservant des surprises. L'écriture se fait poétique pour traduire le discours intérieur de Tamara, tandis que certaines images dans les descriptions semblent inspirées de la langue arabe. Larry Tremblay a su transposer dans *L'orangerie*, par cette écriture fine, sans épanchements, mais avec une empathie certaine, les émotions de victimes innocentes de la guerre. Sans s'y attarder, il dénonce par le fait même le mensonge, la haine, le fanatisme et la vengeance qui la perpétuent.

Pierrette Boivin



Larry Tremblay

L'ORANGERAIE

Alto, Québec, 2013, 170 p.; 20,95 \$

certaines protagonistes plus obscurs, comme Leopoldina Rodriguez, par exemple, la « mulâtre la plus convoitée des bars havanaïses » qui, avec raison, lance à Hemingway : « Je ne suis qu'une pute [...], mais je ne suis pas n'importe quelle pute ». On peut voir en elle une sorte d'allégorie de Cuba : la belle que les puissants veulent posséder.

La Sierra Maestra est une chaîne montagneuse qui longe la côte sud de l'île de Cuba. Les fantômes qui la hantent sont ceux des combattants qui y ont trouvé refuge au cours des luttes menées pour la liberté, tout au long de l'histoire agitée du pays, notamment pendant la Guerre d'indépendance contre le colonisateur espagnol, entre 1895 et 1898.

Paul Ohl parvient très bien à démontrer à quel point la vaste majorité des

Cubains ont souffert et ont longtemps été exploités, voire asservis : « Une minorité, hier espagnole, aujourd'hui américaine, s'appropriait la quasi-totalité des revenus de l'île ». D'autre part, les dialogues entre les personnages historiques, notamment Hemingway et Sartre, sont savoureux et bien ficelés. En somme, le récit présenté par Paul Ohl est captivant et présente un intérêt historique indéniable. On se prend à regretter qu'à la fin les combats des guérilleros révolutionnaires ne soient pas plus décrits. Mais ils l'ont sans doute déjà été dans plusieurs autres ouvrages, et l'auteur aura probablement voulu se démarquer.

Gaëtan Bélanger

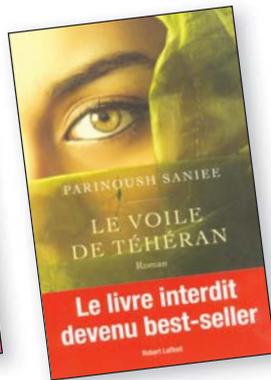
Céline Minard

FAILLIR ÊTRE FLINGUÉ

Rivages, Paris, 2013, 326 p.; 34,95 \$

Ce huitième ouvrage de Céline Minard (auteure née à Rouen en 1969) est son plus récompensé. Il a remporté le Prix du Style 2013, le prix Virilo 2013 et le Prix du livre Inter 2014. Après un récit post-apocalyptique (*Le dernier monde*, Denöel, 2007), un roman médiéval mâtiné d'esthétique manga (*Bastard battle*, Léo Scheer, 2008) et une fiction testamentaire (*So long, Luise*, Denöel, 2011), Minard varie une fois de plus son approche narrative en proposant rien de moins qu'un western.

Faillir être flingué relate les déambulations d'une poignée de personnages dans la plaine américaine du XIX^e siècle et ▶



l'entrecroisement de leurs destins dans une ville naissante anonyme. On y rencontre d'abord les frères Jeff et Brad McPherson, qui arpentent les grands espaces avec leur mère mourante avant d'ouvrir leur quincaillerie. Il y a aussi Eau-qui-court-sur-la-plaine, seule survivante de son clan (le roman de Minard a pour toile de fond le massacre des Amérindiens), qui exerce ses dons de chamane au gré de ses déplacements; Gifford, un homme laissé pour mort, qui part, presque nu, à la recherche de sa bienfaitrice; Bird Boisvert, un cowboy résolu à retrouver le gredin qui lui a dérobé sa jument; Sally, la bouillante tenancière d'un saloon (autrement dit d'un bordel), et Zébulon, un aventurier au passé mystérieux, qui décide de doter la ville d'un premier établissement des bains, « Au luxe rudimentaire ».

Bien qu'il s'agisse de la première (et peut-être unique?) incursion de Minard dans l'imaginaire du Far-West, son livre se classe d'emblée parmi ceux des meilleurs praticiens du genre, tels Glendon Swarthout, Larry McMurtry, Elmore Leonard et Cormac McCarthy. Comme *La veuve* de Gil Adamson et *Griffintown* de Marie Hélène Poitras, *Faillir être flingué* vient également illustrer à quel point un genre aussi « viril » que le western peut prospérer au féminin. Épopée âpre à la violence omniprésente mais contenue, ce roman de Céline Minard est tout simplement passionnant.

Patrick Bergeron

Sylvie Nicolas

LES VARIATIONS BURROUGHS

Druide, Montréal, 2014, 171 p.; 17,95 \$

Les variations Burroughs, du nom de l'auteur William Burroughs, celui-là même « qui [...] avait apporté la modernité à la littérature américaine [et qui] était un assassin ». Sylvie Nicolas revisite la vie du précurseur mythique de la *Beat Generation*, bien entendu, mais parle surtout de souvenirs enfouis, de drames familiaux, de séparations et d'amours perdues, d'espoir et... de livres. Et d'écriture.

Tout en subtilité, l'écrivaine – qui est aussi poète – nous propulse dans son univers, pour le moins bizarre, mais attachant et souvent attendrissant. Court roman, journal intime ou correspondance à sens unique, le dernier-né de l'auteure est à mille milles d'un thriller ou de toute autre forme de livre d'action, bien rempli qu'il est de son souffle lyrique.

Sylvie Nicolas nous prend par la main et nous fait connaître ses jardins secrets, qu'elle cache autant dans la ville de Québec qu'au bord de la mer. Le récit compte une vingtaine de chapitres, répartis dans plusieurs parties aux noms évocateurs : « Variations pour une femme et son petit bagage » ou encore « Variations pour une femme et une contrebasse », chaque « variation » racontant une histoire qui n'en est pas vraiment une. Ce sont plutôt de petits tableaux impressionnistes, comme le mouvement pictural du même nom. Ou encore des collages évocateurs.

Bien que traditionnels, les thèmes sont abordés et traités avec finesse et humour. Il y a l'omniprésente famille, avec une mère adoptée en Alberta puis exilée en Gaspésie, ainsi que trois frères, dont la vie est parfois menacée. Il y a la maison familiale, si réelle, si importante. Et puis la rupture avec un dernier amour, menée avec tant de délicatesse. « Page 19 de ma vie sans Charles : ça fait chier. [...] Page 60 de ma vie sans toi, Charles. [...] Peut-être voulais-tu que je te supplie de rester. [...] Que je te ramène à moi. »

L'amour que l'auteure porte à ses grands-parents et le bonheur de ses vacances d'été au bord du fleuve la réconcilient avec elle-même, avec la vie, avec les autres, avec cette mère absente et souvent fuyante, à qui elle rend pourtant hommage à sa façon. « Vous auriez aimé écrire quelque chose qui la touche, la bouleverse ou, à tout le moins, la frôle. Mais, comme Dieu, elle règne sur la désolation et le silence. »

L'écriture ciselée de Sylvie Nicolas demeure légère, tout en étant admirablement maîtrisée. Un grand plaisir de lecture, tout en douceur.

Michèle Bernard

Parinoush Saniee

LE VOILE DE TÉHÉRAN

Trad. de l'anglais par Odile Demange

Robert Laffont, Paris, 2015, 560 p.; 34,95 \$

Publié d'abord en 2004 en persan, puis traduit en une vingtaine de langues, ce roman nous parvient, précédé de sa réputation de best-seller. La romancière iranienne Parinoush Saniee, formée en sociologie et en psychologie, donne à voir dans une fresque réaliste la vie d'une femme aux prises avec la tyrannie et l'obscurantisme de son milieu.

En 1961, la famille de l'adolescente Massoumeh quitte la campagne pour Téhéran. Massoumeh raconte sa nouvelle vie à la ville, la joie d'une amitié partagée avec sa compagne de classe Pavaneh, ses réussites scolaires et la naissance du sentiment amoureux pour Saïd. Mais le joug des interdits et du code de l'honneur de sa famille soumise aux coutumes ancestrales et à la religion a tôt fait de briser ses rêves.

Un cadeau de Wallender!

Un cadeau-surprise, ce polar d'Henning Mankell intitulé *Une main encombrante*. Cadeau, parce que lire une enquête de Kurt Wallander est toujours réjouissant. Surprise, car l'auteur avait bel et bien clos les aventures du policier suédois il y a déjà quelques années avec *L'homme inquiet*, provoquant tristesse et larmes chez ses lecteurs. Bien que malade, l'écrivain a pourtant tenu à proposer une ultime histoire de son populaire enquêteur, un récit qui devient chronologiquement l'avant-dernier épisode de la série-culte. Offert en guise d'épilogue, peut-être.

Le commissaire Wallander vit et travaille toujours en Scanie, rue Mariagatan, au centre-ville d'Ystad. En fin de carrière, usé et déprimé, hanté par l'idée de la solitude et de la mort, il songe à prendre sa retraite. Il recherche une ferme pour y passer paisiblement ses derniers jours. « Était-il sur le point d'obtenir la maison dont il avait si longtemps rêvé? Pas loin de chez son père, en plus, où il avait passé tant de temps. »

Il pense avoir trouvé ce qu'il désire, l'endroit où il pourra couler des moments heureux avec « une compagne, peut-être, un chien [...] et une vue agréable ». En visitant les lieux, il trébuche sur un objet enfoui dans la terre, qui se révèle être une main, enfin, des os d'une main humaine. Comme si la mort lui adressait un ironique salut. Il découvre dans le jardin de la maisonnette un, puis deux cadavres, qui y sont enterrés depuis plus de 60 ans. Qui sont-ils? D'où viennent-ils? Wallander remonte le temps jusqu'aux dernières années de la Deuxième Guerre, alors que la Suède était une terre plus accueillante qu'aujourd'hui pour qui cherchait refuge sur son territoire.

Pendant que l'automne arrive en force à Ystad avec ses pluies froides et ses courtes journées grisâtres, Wallander plonge dans l'enquête et résout l'énigme avec intelligence. « L'idée d'acheter cette maison l'avait complètement quitté. » Comme toujours, Mankell nous fait participer aux angoisses et aux réflexions du policier vieillissant, avec le doigté et la délicatesse qu'on lui connaît. « Il existait une beauté que seule la vieillesse pouvait offrir. Toute une vie gravée dans les rides. »

En postface, sous le titre « Wallander et moi », Mankell dévoile sa relation avec son célèbre personnage. Après une longue absence en Afrique dans les années 1990, l'écrivain était revenu en Suède pour découvrir « que des tendances racistes s'étaient développées de façon effrayante dans le pays [...] [Il a] résolu d'écrire sur le racisme ». Ainsi est apparu Wallander, que Mankell a fait naître en 1948, la même année que lui. « Je m'étais dit que j'allais créer un personnage [...] qui évoluerait sans cesse, mentalement et physiquement. Moi-même je n'arrête pas de changer; alors ça allait être pareil pour lui. » Nous tenons ici à le remercier de ce magnifique présent.

Michèle Bernard



Henning Mankell

UNE MAIN ENCOMBRANTE

UNE ENQUÊTE INÉDITE DE WALLANDER

Trad. du suédois par Anna Gibson

Seuil, Paris, 2014, 170 p.; 22,95 \$

Il faut vite la marier. On lui négocie un mari comme une pièce de bétail.

L'Iran vit alors sous la gouverne du shah. La révolte gronde et des groupes communistes fomentent la révolution. Hamid, l'époux imposé qui s'est marié pour rassurer sa famille, n'exige rien de sa femme, si ce n'est qu'elle n'attende rien de lui, bien résolu qu'il est à poursuivre dans la clandestinité son action révolutionnaire. Il encourage même Massoumeh à réaliser son rêve de poursuivre ses études. Il s'absente des jours, des nuits, des semaines, des mois. Massoumeh s'inquiète, le protège en mentant à ses pro-

ches, car elle s'attache à son mari, instruit et plus ouvert que les hommes de son milieu. Pendant la durée de leur union, malgré la réprobation de son mari, elle mettra au monde trois enfants, dont elle prendra soin, seule. La révolution et la guerre la rejoignent, même si elle se tient loin de la politique : des perquisitions la nuit, l'emprisonnement d'Hamid, son mari, puis de son fils aîné, après l'instauration du régime islamique, en raison de sa filiation avec un père considéré comme un traître au régime. Son second fils, lui, sera appelé à combattre dans la guerre contre l'Irak.

Dans *Le voile de Téhéran*, Parinoush Saniee adopte le point de vue de Massoumeh, celui d'une femme intelligente et forte – peut-être trop parfaite – qui réussit à travers une succession d'épreuves et de deuils à poursuivre des études, à travailler pour nourrir ses enfants, à les protéger, dans une société patriarcale et un pays en guerre. Mais il faut plus que le temps d'une vie pour faire échec à l'obscurantisme. Ainsi, Massoumeh refusera-t-elle sa dernière chance de bonheur, sous la pression de ses enfants soumis à la mentalité de la mollarchie.

Pierrette Boivin